

la plaine, la poésie

bulletin annuel de l'association
des amis de Gustave Roud



Détail d'une photographie de Gustave Roud,
«Fernand aiguise sa faux au crépuscule».

© Charles-Antoine Sulliez

Sommaire

3

**Entretien avec
Philippe Jaccottet**

7

**Gustave Roud
épistolier :
état des lieux**

11

**Archivage photogra-
phique de la maison
de l'auteur**

15

**Hommage poétique
d'Eric Ferrari**

Par-delà la légende du poète solitaire

Depuis plusieurs années, la correspondance nous donne à voir une nouvelle figure de Gustave Roud : celle d'un poète incontournable en Suisse romande après la Seconde Guerre mondiale, qui oriente les élans, qui suggère subtilement et qui tranche parfois. Entretenir un lien avec cet auteur était alors déterminant pour la jeune génération. Associé aux principaux éditeurs (Mermod, Mermoud, Galland ou encore Hutter), Gustave Roud accompagnait les poètes émergents dans une discrétion toute vaudoise pour qu'ils prennent leur essor ; ceux-ci ne l'oubliaient guère lorsqu'ils parvenaient à la reconnaissance.

Sans doute est-il temps aujourd'hui de considérer davantage cet aspect de la vie littéraire, par-delà la seule figure légendaire du poète isolé à Carrouge. Cette image a bien évidemment sa justesse, mais elle risque aussi de réduire la richesse de l'œuvre et de l'homme, si l'on ne s'en

tient qu'à elle. C'est pourquoi, dans ce bulletin, nous trouvons de nombreux éclairages sur les liens littéraires, souvent souterrains, comme dans le long entretien que nous a accordé Philippe Jaccottet (p. 3-6). Riche et décontractée, cette causerie à Grignan offre des informations nouvelles, sans aucun doute déterminantes pour le colloque sur les deux auteurs qui aura lieu en avril 2012 (p. 10). Plus largement, ce numéro traite de l'œuvre et de la vie sous différents angles : un état des lieux de l'épistolaire présenté par Claire Jaquier, la publication des correspondances avec Jacques Chessex et Bertil Galland, mais aussi un aperçu de l'archivage photographique de la maison du poète. Ce deuxième numéro contient ainsi plusieurs surprises pour les amateurs comme pour les connaisseurs de Gustave Roud. Il s'achève sur la photographie commentée d'un arbre qui chute et qui reste en suspens mystérieusement.

A. R.

Renouvellement éditorial pour les Cahiers Gustave Roud

En 2011, avec le numéro 14, les cahiers ont passé le cap des trente ans d'existence. Trois nouveautés éditoriales viennent saluer l'événement :

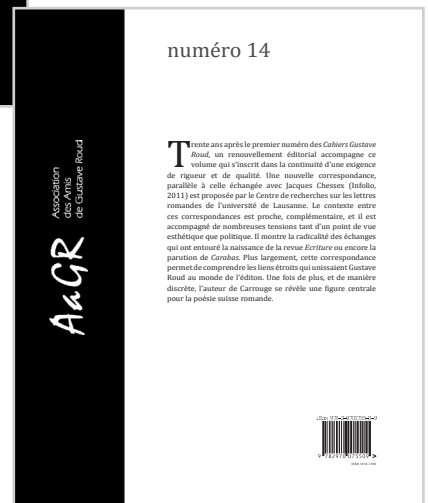
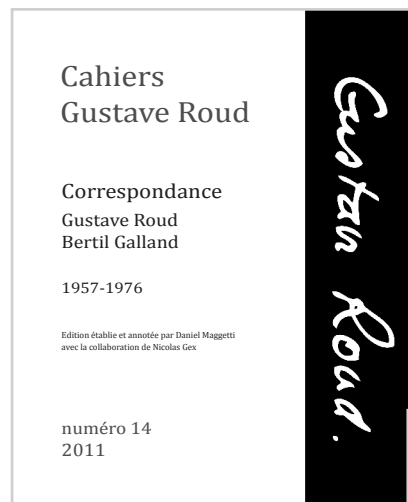
1. un renouvellement graphique qui améliore la lisibilité et la visibilité, sans rompre l'identité de la série (couverture plus attractive, nouvelle police, notes de bas de pages au lieu des notes en fin de lettres) ;
2. un comité scientifique constitué de spécialistes de littérature, notamment romande, qui garantira la qualité éditoriale des volumes ;
3. un référencement international pour les librairies (numéro ISBN) et les bibliothèques (numéro ISSN).

Un comité scientifique pour les cahiers

Afin de garantir la qualité éditoriale de la publication, l'association a constitué un comité scientifique composé des critiques suivants : Sylviane Dupuis (Université de Genève), Doris Jakubec (Université de Lausanne), Claire Jaquier (Université de Neuchâtel), Daniel Maggetti (Université de Lausanne), Antonio Rodriguez (Université de Lausanne), Peter Schnyder (Université de Haute-Alsace), Mathilde Vischer (Université de Genève).

Écrit à Carrouge chez Fata Morgana

Gustave Roud a tenu les rubriques « Écrit à Carrouge » et « Calendrier » dans la revue *Aujourd'hui*. A paraître cet automne, ces textes rassemblés et commentés par Daniel Maggetti illustrent parfaitement le processus d'écriture de l'auteur, en allant de la note vers le recueil. Ils permettent aussi de saisir le rôle de secrétaire de la revue tenu par Gustave Roud.



Haut-Jorat dans sa saveur originale pour l'automne

A l'automne 2011, *Haut-Jorat* retrouvera chez Fata Morgana sa saveur originale, après la publication moins fidèle chez Payot en 1978. Ce texte est celui où le poète s'affirme le plus clairement comme un Joratois, en parlant précisément de sa région, avec une composante particulièrement proche de certaines affirmations francophones. Écarté de l'édition des *Écrits*, ce texte, dans cette nouvelle édition, s'annonce essentiel pour comprendre les diverses facettes de Gustave Roud.

Vues sur Rimbaud à l'honneur

Le site du service de presse suisse (www.culturactif.ch) a fait de *Vues sur Rimbaud* son livre du mois en décembre 2010. Ce beau volume de Gustave Roud, illustré par Sarah Kaliski, reprend un texte central d'*Aujourd'hui* daté de 1931, qui montre l'importance de Rimbaud pour le poète. Roud y défend Claudel dans sa polémique avec les surréalistes.

Gustave Roud, *Vues sur Rimbaud*, postface et notes d'Antonio Rodriguez, dessins de Sarah Kaliski, Fata Morgana, 2010.

Soutiens nombreux pour le projet de sentier

De nombreux adhérents ont manifesté le plaisir de voir naître prochainement un sentier Gustave Roud. Ce projet a également suscité l'enthousiasme de plusieurs organismes contactés pour un soutien. Ainsi, la commission culturelle du Canton de Vaud a accordé une aide à ce projet, tout comme la commune de Carrouge, qui s'occupera de son entretien à terme. Il ne reste maintenant plus qu'une dernière ligne droite avant de concrétiser le projet.

Roud mis en musique

Le compositeur suisse Jürg Frey (né en 1953) est depuis longtemps animé par l'œuvre de Gustave Roud. Il prépare actuellement une mise en musique sur quelques phrases tirées du *Journal*. L'A.A.G.R. suivra désormais de près son travail.

Propos recueillis par
Antonio Rodriguez

La rencontre

Antonio Rodriguez : *La première rencontre avec Gustave Roud a eu lieu en 1941 au Prix Rambert ; il y a 70 ans. Comment s'est-elle déroulée ?*

Philippe Jaccottet : Sans trop craindre de répéter ce que j'ai déjà pu en écrire, je dirai simplement que cette journée fut décisive. Je ne connaissais même pas alors le nom de Gustave Roud. J'avais en revanche une grande admiration pour Ramuz. A 16 ans, il était pour moi une sorte d'idole lointaine que je n'aurais jamais osé approcher, étant donné la réputation qu'il avait d'être un « timide intimidant ». Quelqu'un m'avait prévenu que les Zofingiens allaient décerner le prix Rambert à Gustave Roud. Ce soir-là, je me suis déplacé simplement pour voir Ramuz. Mais l'image de la personne discrète et frêle de Gustave Roud entrant dans la « Blanche maison » devant les drapeaux et les grandes tenues des Zofingiens m'a fait impression. Il y avait là une grande table avec Roud, Ramuz et Georges Anex, qui présentait la soirée, ainsi que Mermod, virevoltant de plaisir. Je revois tout cela très distinctement, malgré la distance. A un moment, Ramuz a repris Anex, qui avait eu le malheur de dire que Gustave Roud était « primé », pour lui indiquer que le mot convenait mieux aux concours agricoles et aux vaches qu'aux poètes. J'ai été déçu par le discours de Ramuz : visiblement, l'œuvre de Roud n'était pas son idéal poétique. En revanche, la réponse de Gustave Roud a été pour moi une chose profonde. La promenade nocturne jusqu'à l'aube qu'elle évoque m'est restée inoubliable, au point que c'est par sa conclusion que j'ai ouvert ma réponse au prix Schiller

A Grignan, l'après-midi avec Philippe Jaccottet

70 ans après leur première rencontre, Philippe Jaccottet évoque la relation intense qu'il a entretenue avec Gustave Roud. Il revient sur les premiers contacts, l'évolution de la relation ainsi que sur les choix éditoriaux après le décès de son maître et ami.

qui m'a été décerné en 2010. J'ai eu l'impression que Roud me donnait la clé des émotions que je commençais à ressentir vaguement. C'était véritablement extraordinaire. Ensuite, j'ai acheté certains livres de Roud, et je lui ai envoyé un exemplaire pour une dédicace. Ainsi a commencé notre amitié.

Assez vite, vous lui écrivez qu'il est un des seuls avec qui vous pouvez parler de Claudel. Quelle importance ce partage avait-il pour vous ?

Je lui ai dit cela ? Tiens. Beaucoup de choses me touchaient chez Claudel.

« J'ai eu l'impression que Roud me donnait la clé des émotions que je commençais à ressentir vaguement. »

Or, la *Cantate à trois voix* était un des livres préférés de Roud. Je partageais cet avis. Aujourd'hui, il y a sans doute moins d'admirateurs passionnés pour l'œuvre de Claudel, mais je lui suis resté fidèle. A mon arrivée à Paris, les noms de la *Nouvelle Revue Française* comme Gide, Valéry ou Martin du Gard avaient un prestige considérable. Gide était presque l'objet d'une religion. Qui le lit encore ? Il me semble que Claudel reste malgré la déchristianisation. Mais sans doute son génie dépasse-t-il de loin sa fidélité au dogme.

Il y avait aussi les romantiques allemands...

Oui. Néanmoins, moi qui avais alors déjà essayé de traduire les *Elégies de Duino*, j'ai eu l'impression que Roud ne les connaissait pas encore, tant Hölderlin comptait plus pour lui dans ces années-là.

Ne connaissait-il pas les Lettres à un jeune poète ?

Je ne sais pas, mais c'est possible ; Gustave Roud n'était pas un dévoreur de livres. Il avait des goûts relativement limités. Il était passé à côté de plusieurs poètes qui lui étaient contemporains sans aucun regret. Ce n'était pas son affaire, et il était déjà assez pris par la lecture des plaquettes d'auteurs romands qui s'accumulaient sur sa table et auxquels il répondait avec beaucoup de courtoisie, sinon toujours d'enthousiasme. Mais un souvenir très vif me reste de ces premières visites chez Roud : celui de ces étagères d'où il tirait pour moi les admirables volumes de l'édition Hellingrath de Hölderlin avec des fac-similés de manuscrits.

Les débuts littéraires

Cette rencontre autour de la traduction, du passage fréquent en Suisse entre les traditions allemandes et françaises, se déroule dans un contexte de guerre. Aviez-vous des discussions sur les enjeux politiques de l'époque ?

Jamais. On voit bien dans le *Journal* qu'il a des réactions très vives au

moment de l'entrée en guerre de l'Italie. Il suffit de quelques lignes comme celles-là pour imaginer que cette situation ne lui était absolument pas indifférente. Il y a aussi la lettre à Mermod pendant la guerre dans les *Ecrits*, qui est importante sur ce plan-là. Je ne sais plus très bien comment il avait réagi à mon *Requiem*, sinon, peut-être, avec plus d'enthousiasme qu'il n'en ressentait vraiment. Dans la nouvelle génération, il n'y a que Maurice Chappaz qui l'ait vraiment enthousiasmé. Les poèmes que j'ai

« Il aimait accueillir les poètes, contrairement à Ramuz qui n'a pas joué ce rôle-là ou encore à Matthey qui donnait plutôt l'envie de le fuir... »

commencé à publier à partir de mon séjour à Paris n'allaient pas forcément dans le sens de ses préférences ; de même qu'il n'a jamais pu entrer dans la poésie d'Ungaretti. Ce n'est pas un reproche ; il était ainsi. Mais cela explique sans doute une distance qui ne s'exprimait pas face à mes poèmes, alors que nous avions tant d'échanges sur l'essentiel.

Pendant la guerre, à Lausanne, nous étions passionnément francophiles. Ma vie avait comme deux pôles : le pôle nord, lunaire, qui était celui de Gustave Roud, et le pôle sud, solaire, celui de Léo Fiaux, bon peintre et personnage intensément radieux. Dans ce milieu-là, l'amour de la France se manifestait de manière passionnée, mais en dehors de toute réflexion politique véritable. Ensuite, avec la revue *Rencontre*, il y a eu quelque chose de nouveau en Suisse romande, et la naissance d'une littérature plus politique. Mais je n'étais pas dans ce registre-là. Ce qui ne signifie pas le moins du monde une insensibilité aux problèmes de l'engagement.

Dans votre rencontre avec Gustave Roud émerge l'impression d'une possibilité de faire coïncider non seulement deux sensibilités, mais aussi

deux solitudes, et peut-être la naissance de la poésie lors de l'adolescence...
Bien sûr. C'est un phénomène fréquent. Dans mon cas, c'est tout à fait clair. Etienne a eu beau combattre le mythe Rimbaud, son pouvoir aujourd'hui encore tient à cette découverte centrale de l'adolescence. Le sentiment de solitude était vif chez moi. La solitude de Gustave Roud a eu d'autres raisons, mais il était là-dessus d'une incroyable discrétion. Il y avait en lui beaucoup de noblesse. Au fond, cette noblesse impressionnait nombre de gens qui l'ont connu, même s'ils ne le considéraient pas comme un des plus grands poètes du siècle. A la fin de sa vie, je me disais qu'après sa mort son œuvre pourrait être même plus proche des lecteurs que celle de Ramuz, chez qui il y a une sorte d'archaïsme. Chez Roud, il y a la puissance d'une expérience spirituelle, mais nullement désincarnée et douloureuse.

Cet homme solitaire est pourtant un centre dans le milieu poétique romand. L'isolement à Carrouge offre un contraste étonnant avec celui qui reçoit les jeunes poètes et qui participe à l'attribution des prix.

Il aimait accueillir les poètes, contrairement à Ramuz qui n'a pas joué ce rôle-là ou encore à Matthey qui donnait plutôt l'envie de le fuir, quand bien même on l'admirait. Gustave Roud représentait l'accueil et le don naturel de l'amitié.

Il rassemblait des gens tout à fait différents : vous, Chappaz, Borgeaud, Chessex...

C'est pour cela qu'on a aussi pu parler du « mythe Roud », qui aurait suscité une ferveur disproportionnée. Il avait ce côté humain tout à fait attachant. La présence même de sa sœur participait à l'atmosphère. Madeleine était une femme admirable. Chaque fois que je revois son visage en photographie, je suis touché. Elle était tellement fine et courageuse. Elle aussi avait une certaine noblesse, comme peuvent en avoir les paysans. Elle était présente et discrète.

Comment Roud recevait-il les jeunes poètes dans sa demeure de Carrouge ? C'était généralement dans le « salon » du bas. Il était plus rare qu'il vous fasse

monter à l'étage, dans la pièce où il travaillait. Cette maison de campagne était un très beau lieu. Roud, par temps froid, vous faisait asseoir sur la banquette du grand poêle de pierre ollaire. Il y avait souvent une tarte confectionnée par Madeleine ; toujours une sorte de calme. L'homme d'angoisse, voire de désespoir, ne transparaissait pas. Son humour était discret. Dans le film de Soutter, le petit sourire qui lui échappe lors de la fausse note échappée au pianiste est tellement de lui !

Faisiez-vous des promenades ensemble ?
Je n'ai pas souvenir d'avoir fait beaucoup de balades avec lui. Je ne sais pas pourquoi. Je me vois beaucoup plus souvent à l'intérieur. Malgré ce texte sur une promenade nocturne et un cerisier en fleurs très beau, mais dont j'ai oublié les circonstances.

Dans vos débuts littéraires, vous avez eu une tentation d'écriture théâtrale. Comment Gustave Roud a-t-il réagi à cette démarche ?

Gustave Roud n'a pas réagi. Je suis d'ailleurs bien content que ces deux manuscrits, avec leur influence claudélienne, aient complètement disparu. Dans le texte intitulé *Perceval*, qui a été lu à la Guilde du livre, il était question d'un jeune homme trop chaste, comme Perceval, plongé dans un contexte de guerre. Je ne suis pas sûr que Roud ait assisté à cette soirée, d'ailleurs.

L'inversion des liens

Dans la correspondance, nous voyons au fur et à mesure l'ascendant s'inverser : il vous oriente d'abord dans le milieu littéraire, puis c'est vous qui le guidez et le conseillez.

C'est beaucoup dire ! Mais il est vrai qu'il y a eu un moment où quelqu'un du Centre de recherche sur les lettres romandes avait rassemblé ses articles publiés dans *L'Illustré*, et j'ai été assez sévère pour lui conseiller de ne pas faire paraître ce choix. Envers Roud, j'ai été très franc, et il m'a écouté. A partir de ce moment-là, il y a eu un changement. Une fois malade, il m'a demandé de veiller sur son œuvre. Il savait que je n'étais pas à ses pieds pour lui dire que toute son œuvre

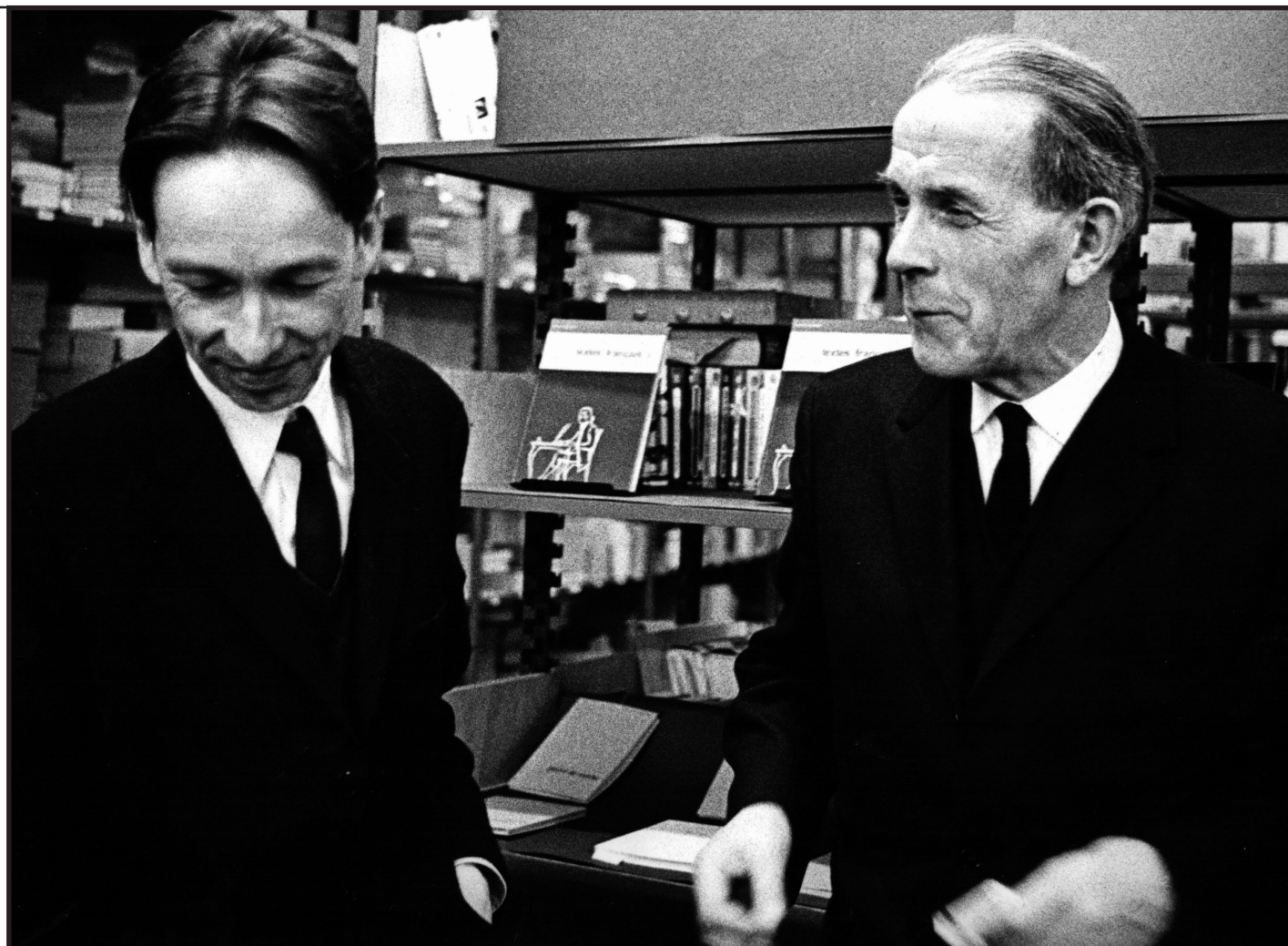


Photo : Marcel Insaard

Philippe Jaccottet et Gustave Roud, signature chez Payot, 1968.

était admirable, et cela lui a donné confiance.

Il semblait aussi dévoré par le doute.

Oui, à l'excès. Je luttai contre cette pente, tout en sachant que c'était inutile. Il avait perdu le ressort qui lui avait fait écrire ses plus beaux textes. En dehors du *Requiem* qui est central, le reste me semblait moins important. Le froid de l'âge l'envahissait, et les hivers lui paraissaient de plus en plus longs. A partir des années où il ne pouvait plus beaucoup marcher, on voit des photographies impressionnantes où il a l'air d'un homme perdu. Son visage trahissait une tristesse sans fond.

Aviez-vous l'envie de lui rendre de la vitalité, de le sortir d'une mort qui s'approchait lentement ?

Oui, car *Requiem* et certaines notes du *Journal* où il parle de la lumière me semblaient très nouvelles. Il fallait le pousser à poursuivre, à aller dans ce sens-là, d'ailleurs très beau. Il a réussi

à terminer le *Requiem*, même si on y sent l'effort ici ou là. C'était un devoir d'amitié, mais je ne pouvais faire plus.

En même temps, vous avez pris le rôle d'aider à le faire connaître, voire à sauver cette œuvre de l'oubli après sa mort. Vous aviez aussi le souci de

« Je suis content de ne pas avoir suivi Roud sur tous ses chemins. J'avais une nature extrêmement différente... »

faire passer sa démarche par-delà les frontières suisses.

Mon travail de « publiciste » de Gustave Roud, pour ainsi dire, a commencé assez tôt ; dès 1955 où j'ai écrit un texte pour Mermod. C'est pourquoi je suis profondément

heureux de ce qui se passe actuellement. Parfois, j'ai douté de la possibilité que cette œuvre entrât dans la collection « Poésie-Gallimard », sachant ce qui pourrait l'éloigner des lecteurs français. L'œuvre restera toujours un peu secrète, mais ce que sa forme a parfois d'inactuel, le rayonnement spirituel qui s'en dégage peut le faire oublier. La si belle harmonie de sa prose peut susciter des réserves chez le lecteur actuel, mais je crois qu'il y a une qualité spirituelle qui transparait dans cette esthétique.

D'après vous, une esthétique de style soutenu et continu serait-elle moins d'actualité après la guerre ?

D'où sa réticence à l'égard d'Ungaretti que j'avais traduit. Pour lui, c'était beaucoup trop à l'opposé de son besoin du « continu ». D'ailleurs, je trouve que c'est le défaut de certaines de ses traductions de Hölderlin : il atténue une âpreté qui, aujourd'hui, au contraire, est quelquefois trop soulignée. Je le trouve surtout

admirable dans les *Elégies*, là où il y a une grande musicalité. Et je suis heureux d'avoir pu insérer ses traductions dans le volume de la Pléiade, même si cela n'a pas plu à tout le monde, notamment à certains heideggériens fanatiques.

Vous évoquiez auparavant le pôle lunaire ou nordique face au pôle solaire. Ce qui est marquant avec Ungaretti, avec votre voyage à Rome lorsque vous étiez jeune, est ce besoin de partir loin d'un enfermement.

Oui, je suis content de ne pas avoir suivi Roud sur tous ses chemins. J'avais une nature extrêmement différente. J'ai eu le goût de voyager dès 1946. Pour Roud, l'horizon du midi existait très lointainement. Ses moyens étaient limités, mais il avait aussi la crainte de trop s'éloigner de son centre. Crisinel le redoutait plus encore.

Dans la poésie romande d'après-guerre, la dimension spirituelle prend une grande importance, au point où elle semble participer de soi à une démarche poétique. Il s'agit bien évidemment d'une spiritualité en partie déchristianisée qui semble réunir les poètes et les critiques autour d'une quête commune.

Forcément, il y avait encore une présence de la religion ; pour moi, glacée par les églises. J'ai été très surpris de lire dans le *Journal* de Roud qu'il lui arrivait de prier. C'était de ces choses dont il ne parlait jamais. Néanmoins, je me rappelle ces *Passions* de Bach, chaque année, à la cathédrale, capables de réveiller une spiritualité intense, même chez des non-pratiquants. Et voyez la Bible, si présente chez Ramuz, les pasteurs de Chessex. Il y avait un terreau commun, avec cette proximité de la culture allemande qui nous distingue de la France. On lisait Hölderlin ou Novalis, plus naturellement que les poètes de France.

L'éditeur et ses choix

Vous avez joué le rôle d'éditeur après la mort de Gustave Roud. Il y avait le

troisième volume des Ecrits à réaliser, tout comme le projet d'un quatrième et d'un cinquième volumes, sur la traduction et les textes consacrés à l'art. Les choix étaient à faire. Parmi ceux-ci, vous détachez Haut-Jorat. Outre ce que vous avez déjà expliqué dans la préface, en quoi Haut-Jorat vous semble déséquilibrer les Ecrits ?

Avant de répondre à cela, je dirai simplement que je suis relativement satisfait de ce que j'ai pu faire, mais que je n'aurais jamais pu le réaliser sans l'appui du Centre de recherches sur les lettres romandes, sans Doris

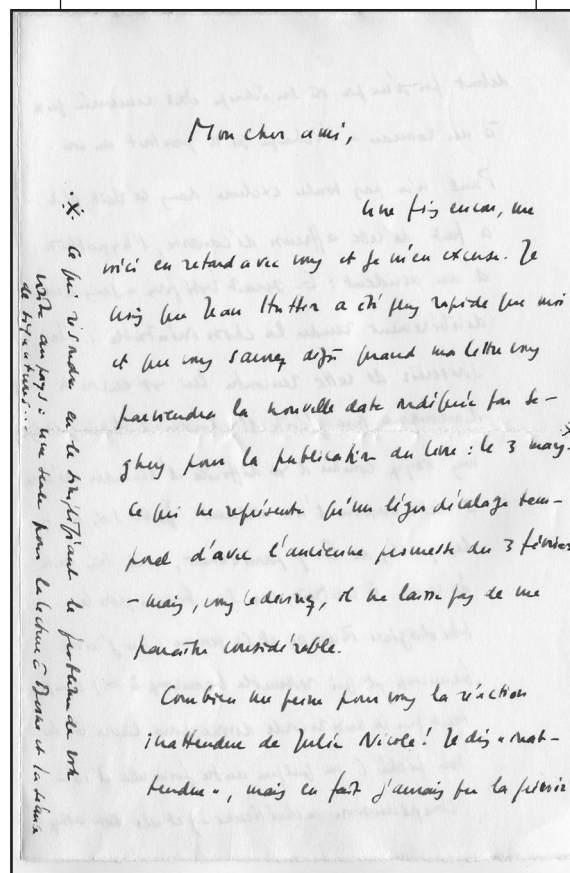
Mais il reste des choses à redécouvrir, comme certains textes d'*Aujourd'hui*, auxquels je n'avais pas prêté attention immédiatement.

Comment a eu lieu la discussion avec les éditeurs : François Daulte pour la Bibliothèque des Arts, Jean Hutter pour Payot et Bertil Galland ? Comment concilier la cohérence de votre positionnement avec des intérêts éditoriaux différents ?

Evidemment, j'ai regretté que Mermod ne fût plus là pour garantir la suite des publications. C'était une figure d'une qualité rare. Plus les années passent, mieux je mesure cela, avec gratitude. Ensuite, il était naturel que François Daulte qui avait repris une grande partie du fonds Mermod fût chargé de poursuivre les publications. Jean Hutter était peut-être un peu moins proche de Gustave Roud. Quant à Bertil Galland, arrivé le dernier, il n'a pas été le moins chaleureux. Pour le *Journal*, nous avons eu quelques différends. Son point de vue était peut-être plus « actuel », mais mes réserves plus fidèles à l'esprit de Roud. Aujourd'hui, ces réserves n'ont plus de sens, mais elles en avaient immédiatement après son décès. N'oublions pas enfin Bruno Roy de Fata Morgana qui a très tôt publié Gustave Roud et qui poursuit son travail actuellement.

Dès 1976, vous avez eu aussi le souci que la photographie ne prenne le dessus sur l'œuvre littéraire. Pour quelles raisons ? Est-ce toujours d'actualité pour vous ?

Oui, mais aussi parce que j'ai une réticence devant la photographie en général. En ce qui concerne Roud, il y avait dans son activité de photographe un aspect très privé qui me gêne un peu. Cela dit, je pense surtout qu'il reste d'abord un grand poète, et qu'il ne faut pas mettre ces deux formes d'expression, chez lui, sur le même plan. Reste que nombre de ses photographies sont de précieux documents sur ses « Campagnes perdues ».



Lettre inédite de Gustave Roud à Philippe Jaccottet, le 28 janvier 1968 © C.R.L.R.

Jakubec et ensuite José-Flore Tappy. Elles ont eu un rôle absolument essentiel. Tout cela a représenté un important travail. Quant au choix, j'ai gardé encore aujourd'hui le sentiment qu'il y a un noyau, qui est le meilleur de Roud, et qu'un texte comme *Haut-Jorat* est d'un niveau un peu inférieur, mais d'une qualité suffisante pour être republié. Il y a toujours des marges où l'on peut discuter. Les trois volumes des *Ecrits* sont ce qu'il a fait de plus beau et de plus important.

Etat des lieux de la correspondance

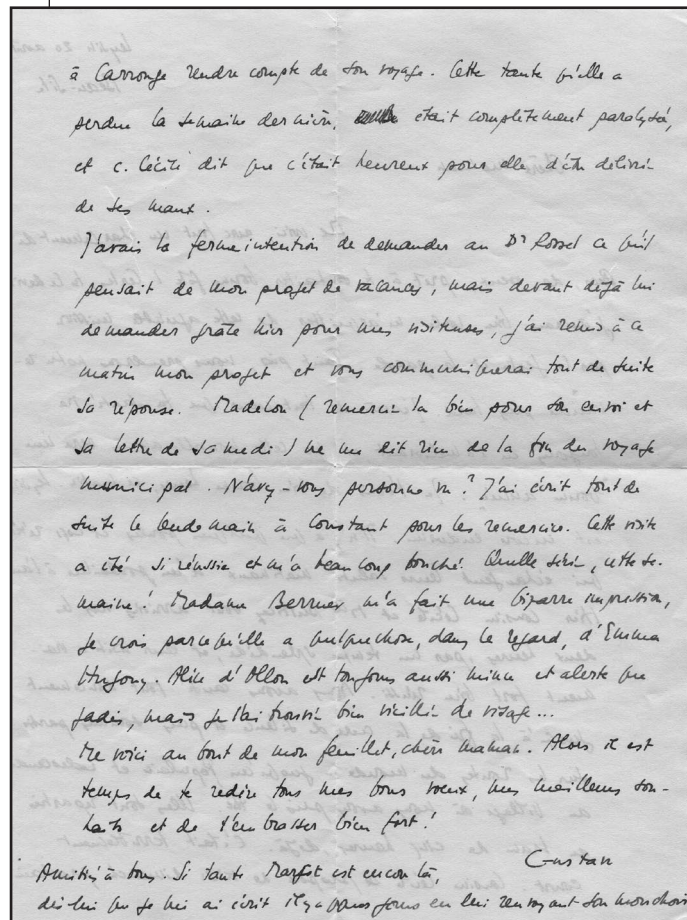
Claire Jaquier

Ces derniers mois, Claire Jaquier a réalisé un important « état des lieux » sur la correspondance de Gustave Roud pour la revue internationale *L'Epistolaire* aux éditions Honoré Champion. Gustave Roud est le premier poète francophone à y être présenté.

A la mort du poète, en 1976, Philippe Jaccottet découvre dans l'une des chambres de la maison de Carrouge la vaste correspondance que Gustave Roud avait reçue tout au long de sa vie, et qu'il avait entassée sans la classer. Ce sont plus de 10.000 lettres que Roud avait conservées ; on peut estimer qu'il en a écrit lui-même à peu près le même nombre. Celui qu'on a trop souvent qualifié de poète rare fut un épistolier prolifique et généreux de sa plume.

La correspondance de Roud constitue, avec les manuscrits de ses œuvres et traductions, le Fonds Gustave Roud, déposé au Centre de recherches sur les lettres romandes de l'université de Lausanne. Outre les lettres reçues, elle comprend les lettres originales de Gustave Roud à un petit nombre d'amis et de personnalités : notamment les poètes Edmond-Henri Crisinel, Philippe Jaccottet, Georges Nicole ; les peintres Steven-Paul Robert, Jean-Jacques Gut ; l'historien de la littérature Henri Perrochon ; l'éditeur Jean Hutter. D'autres lettres de Roud se trouvent dans des fonds publics suisses, à Genève, La Chaux-de-Fonds, ou Berne. Une part importante de sa correspondance est encore disséminée dans des fonds privés ou dans les archives de maisons d'édition et de revues.

Pendant toute sa vie, Roud a écrit des lettres et aimé ce mode de communication à distance. Dans son *Journal* de 1917, il copie, tel un premier témoignage de sa vocation,



Lettre de Gustave Roud à sa mère © C.R.L.R.

une sorte de lettre-poème qu'il avait adressée, tout jeune enfant, à ses parents. Dans ses dernières années, c'est sous forme épistolaire qu'il imagine les derniers textes auxquels il voudrait encore se consacrer : les « Lettres du bois des Tailles », du nom d'un lieu-dit entre Thierrens et Neyruz où il se reposait lors de ses promenades ; un recueil de lettres fictives à sa mère morte, à son ami René Balsiger, à des fleurs. Les derniers écrits de Roud sont des

lettres à des amis – Philippe Jaccottet, Bertil Galland, Jacques Chessex notamment – datant de l'été et de l'automne 1976. La correspondance a été pour Roud un rite familial et amical, une pratique sociale et professionnelle, un exercice d'écriture de première importance. La lettre a fécondé son œuvre de multiples manières.

Le fonds de la correspondance roudienne a une valeur documentaire considérable : les lettres reçues livrent des témoignages et informations d'intérêt biographique, historique et sociologique sur Roud, sa famille, les milieux culturels et la

vie éditoriale romands au XX^e siècle. Il a également une valeur littéraire dans la mesure où il comprend des lettres de confrères et d'artistes avec lesquels Roud entretient des échanges qui portent sur les travaux poétiques en cours, les projets et préoccupations éditoriaux, les lectures, les expositions visitées, les questions esthétiques et morales liées à la création.

On peut distinguer deux ordres dans la pratique épistolaire de Roud : l'ordre familial et amical d'une part, l'ordre professionnel d'autre part.

A sa mère, à sa sœur, à ses tantes, à des cousins et cousines, à des amis ou amies qui ne font pas partie des milieux littéraires, à des amis paysans dont le prénom apparaît parfois dans l'œuvre – par exemple Olivier et Fernand Cherpillod, René Balsiger, Marcel Perrette, Jakob Bieri –, Roud écrit des lettres familières, destinées à entretenir les liens affectifs. Les lettres d'ordre professionnel comprennent les relations d'affaires avec les éditeurs, imprimeurs, journalistes, ainsi que les échanges avec des écrivains, peintres, traducteurs, critiques, qui ont à la fois un caractère professionnel et un caractère privé, se manifestant dans les registres variés de l'amitié. Cette division de la correspondance reflète une division de nature sociale : d'un côté, fidèle à ses origines paysannes,

**De manière générale,
Roud préfère la lettre à
la rencontre, déplorant à
maintes reprises
dans son journal ses
angoisses face à celle-ci.**

Roud se sent proche des gens de la campagne, du monde rural, sensible au climat familial et chaleureux de son entourage familial ; de l'autre, par ses études, ses contacts avec des représentants de l'élite culturelle romande et de la bourgeoisie cultivée, il est lié au monde urbain, qui lui permet de se faire éditer et lui offre la reconnaissance dont il a besoin.

Roud a baigné dans un milieu familial qui cultivait l'écrit épistolaire : quelques lettres des grands-parents paysans de Roud, de son père, de sa mère, toutes d'une graphie soignée et d'une orthographe parfaite, l'attestent ; deux albums de cartes de vœux reçues par Gustave et sa sœur Madeleine enfants, entre 1905 et 1910, illustrent également ce rôle de l'écrit dans la culture des liens familiaux. Les lettres – qu'on conserve comme des dons et auxquelles on se fait un devoir de répondre – servent à prendre et donner des nouvelles lorsque les

membres de la famille sont séparés, à exprimer les sentiments d'affection, à dire la préoccupation à l'égard d'autrui. Pudiques, souvent enjouées et complices, elles ne touchent pas à l'intime mais expriment l'attachement de manière sensible, comme le révèle cette lettre de la mère : « Tu sais, le temps nous dure sans toi, mon cher gros, les semaines traînent, on compte compte, et on croit toujours s'être trompé, pas encore un mois ! » Non datée, cette lettre doit avoir été adressée à Roud dans les années 1928-1929, alors qu'il faisait un séjour dans un sanatorium de Leysin, pour soigner une affection pulmonaire. Elle fait partie de la douzaine de lettres de la mère que le poète a conservées pieusement dans une petite enveloppe jaune marquée « maman », et qu'il relisait souvent.

De manière générale, Roud préfère la lettre à la rencontre, déplorant à maintes reprises dans son journal ses angoisses face à celle-ci. S'il lui arrive d'écrire pour mieux tenir ses amis à distance, il entretient le plus souvent sa correspondance pour faire vivre une communauté de cœur et d'esprit susceptible de compenser la solitude de son existence. Avec ses amis écrivains ou artistes, c'est également une solidarité et une communauté de destin qu'il cherche à faire consister dans l'échange épistolaire. Il écrit pour entretenir des relations d'échange et de don qui ne se limitent pas à l'objet lettre. Livres, manuscrits, photographies, disques, fleurs, graines et plants, vins, corbeilles de fruits – et même parfois un chat – accompagnent ou suivent les lettres. Roud a le sens du don et le goût de la circulation des objets, offerts et reçus en gages d'amitié. Cultivant le plus souvent dans ses lettres un ton de bienveillance et une grande attention à autrui, il se montre sensible aussi à la qualité du papier, de l'encre, de l'adresse manuscrite sur l'enveloppe, et plus généralement à la poésie de l'acheminement postal.

NdR. La bibliographie des échanges épistolaires publiés peut être consultée sur le site de l'AAGR : www.gustave-roud.ch

Appel pour la sauvegarde des lettres

Afin que la correspondance encore éparse de Gustave Roud soit rassemblée, nous lançons ici un appel à toutes les personnes qui sont en possession de lettres du poète : dans le but de protéger ce patrimoine, nous les prions de prendre contact avec le C.R.L.R. ou l'A.A.G.R., afin de déposer les lettres de Roud qu'elles détiennent dans le Fonds Gustave Roud, où elles seront conservées et mises en valeur.

Contacts

Centre de recherches sur les lettres romandes, Université de Lausanne, Unithèque,
1015 Lausanne,
tél. 021.692.30.31
(daniel.maggetti@unil.ch).

Association des Amis des Gustave Roud,
1084 Carrouge
(info@gustave-roud.ch).

Tout dépôt ou don de lettres au CRLR peut être réglé par une convention, qui définit les conditions au cas par cas.

Correspondances avec Jacques Chessex et Bertil Galland

Laure-Adrienne Rochat

Le 4 juillet 1956, Jacques Chessex, alors jeune auteur, écrit sa première lettre à Gustave Roud : « Permettez-moi de vous demander conseil : voilà longtemps que nous projetions, quelques amis et moi, de refonder la revue des *Cahiers Vaudois*. Seriez-vous assez aimable pour m'accorder une entrevue à Carrouge un de ces prochains jours? Ce serait tellement plus facile pour nous de faire le point après des conseils ou des suggestions de votre part... ». L'année suivante, Bertil Galland prend la plume et s'adresse à Gustave Roud pour évoquer la Fête des Lettres vaudoises, qui le met à l'honneur, et surtout les suites de l'affaire Bonnard. Les deux correspondances manifestent une importante concordance, dans le contexte de tension qui accompagne une affirmation des lettres vaudoises – autour de Marcel Regamey notamment – et voit la naissance de la revue *Ecriture*.

Gustave Roud, placé haut dans l'estime de ses correspondants, est mis dans la position d'adouber les projets réalisés par le jeune auteur et son éditeur. Il assume ce rôle non sans nuances, car il se garde de certains principes d'affirmation régionale.

Carabas, livre de la discorde

« Après la parution de *Carabas*, c'est une sorte de pudeur (non, ne riez pas de ce mot dans ma bouche) qui m'a empêché de vous refaire signe. Je me disais que vous n'aviez pas aimé ce livre, que nous serions gênés de nous revoir en pensant l'un et l'autre à ce qui l'avait fait naître et à ce qu'il disait... » (Jacques Chessex à Gustave Roud, le 13 mai 1972) L'ouvrage, qui

Cette année, deux nouvelles correspondances de Gustave Roud sont publiées : l'une avec l'écrivain Jacques Chessex, qui a toujours tenu le poète de Carrouge pour un maître (chez Infolio) ; l'autre avec l'éditeur et journaliste Bertil Galland (*Cahiers Gustave Roud* n° 14). Le Centre de recherches sur les lettres romandes en a assuré l'édition scientifique.

a suscité de nombreuses réactions en Suisse romande, notamment la rupture entre Marcel Regamey et Bertil Galland, crée un trouble profond chez Gustave Roud. Il écrit à Bertil Galland : « J'ai eu grande joie à revoir Maurice [Chappaz]. Nous avons, vous le devinez, parlé de *Carabas* longuement. Pour moi qui n'ai pas encore remercié Chessex de son présent ni de sa dédicace, ce texte m'a plongé dans des perplexités infinies et j'attends d'être au clair avec moi-même à son sujet pour en parler à l'auteur. Il me semble que Jacques y donne de la voix pour essayer de *couvrir* une autre voix venue de plus profond : il s'étourdit pour ne pas l'entendre, ce perpétuel paroxysme en donne une preuve

douloureuse. » Voici un court aperçu de ce que nous trouvons dans ces deux correspondances, soit un vaste état des lieux des rapports directs et indirects entre Gustave Roud, Jacques Chessex et Bertil Galland. Ces échanges témoignent de situations amicales et conflictuelles, en nous plongeant au cœur des débats d'ordre idéologique qui agitaient alors le champ littéraire romand.

Annotées avec précision par le Centre de recherches sur les lettres romandes, ces publications sont aussi enrichies de documents rares ou inédits, parmi lesquels une postface de Bertil Galland.

Souscription à tarif préférentiel pour les membres de l'A.A.G.R.

Les membres de l'Association des Amis de Gustave Roud bénéficient d'un tarif préférentiel de fr. 26.- au lieu de fr. 32.- pour une souscription de la correspondance Roud-Chessex avant le 31 juillet. L'envoi à domicile est assuré par les éditions Infolio.

Il suffit d'envoyer un message de commande à l'A.A.G.R. avec les mentions suivantes : nom, adresse de livraison, nombre d'exemplaires commandés à fr. 26.- (frais d'envoi en sus).

A.A.G.R.
Mme Sylviane Paquier
1084 Carrouge - VD
Suisse
ou par le biais du site internet :
info@gustave-roud.ch

Par ailleurs, nous rappelons que l'acquisition des *Cahiers Gustave Roud* par les membres offre une remise de 25%, soit fr. 29.- au lieu de fr. 39.- en librairie (frais d'envoi en sus). Vous pouvez les commander aux mêmes adresses.

Un colloque Roud-Jaccottet à l'université de Lausanne

Les 26 et 27 avril 2012 aura lieu à l'université de Lausanne un colloque international, co-organisé par l'A.A.G.R., qui réunira de nombreux spécialistes des œuvres de Gustave Roud et de Philippe Jaccottet. Ce sera l'occasion d'interroger en profondeur les convergences et les divergences d'une filiation littéraire.

La première rencontre de Philippe Jaccottet avec Gustave Roud date de 1941, lorsque l'auteur de *Pour un Moissonneur* reçoit le prix Rambert. Le jeune homme âgé de seize ans est aussitôt subjugué par la teneur de la réponse de Gustave Roud qui évoque la fonction spirituelle du poète, les délices de la marche nocturne ou encore la quête de l'infini dans le fini. Dès 1942, un lien étroit se tisse, et le poète de Carrouge accompagne le jeune Jaccottet dans sa découverte de la poésie, en devenant progressivement son premier maître. La relation évolue, et elle prend un tournant à la fin des années cinquante,

Non seulement des questions biographiques, historiques et sociologiques seront clarifiées, mais aussi des questions esthétiques dans les proses, les brouillons, les notes critiques ou encore les traductions.

au moment où Jaccottet s'émancipe, en obtenant une reconnaissance importante, alors que la force de création de Gustave Roud est de plus en plus menacée par le doute. L'auteur de *Paysages avec figures absentes* soutient alors son aîné dans sa démarche d'écriture, notamment pour que *Requiem* aboutisse. Désigné par Gustave Roud pour gérer ses publications posthumes, Philippe

Jaccottet devient le maître d'œuvre des principales éditions que nous possédons aujourd'hui, en faisant des choix, parfois radicaux, et en tenant compte des souhaits des éditeurs. Ce colloque se propose d'interroger en profondeur et sur plusieurs plans les liens étroits et complexes entre ces deux poètes, entre ces deux œuvres. Non seulement des questions biographiques, historiques et sociologiques seront clarifiées, mais aussi des questions esthétiques dans les proses, les brouillons, les notes critiques ou encore les traductions.

Si, ces dernières années, l'œuvre de Jaccottet a été largement traitée sous différents aspects par la critique, les convergences et les divergences avec la démarche de Gustave Roud sont souvent restées dans l'ombre. Ce colloque international, qui rassemble de nombreux spécialistes, se propose de détailler ce qui lie et sépare concrètement les deux parcours, dans les faits et dans l'écriture.

Axes du colloque

I. Enjeux biographiques, historiques et sociologiques

1. Les questions biographiques et historiques (les circonstances de la rencontre, les références communes, la transformation des liens, la correspondance, les rapports aux jeunes poètes, Jaccottet et l'œuvre posthume, Jaccottet aujourd'hui).
2. Les questions sociologiques (Roud organisateur du champ littéraire en Suisse romande, Jaccottet et les champs littéraires français

et suisse, l'échange des honneurs, valeurs esthétiques et valeurs symboliques, Roud-Jaccottet face à d'autres groupes).

3. Les questions éditoriales (Philippe Jaccottet éditeur de Roud : les *Ecrits*, le *Journal*, le rapport à la photographie).

II. Enjeux esthétiques

1. Figurations du poète (le personnage du poète, sa fonction, le rapport à la spiritualité, le rapport au réel, l'inactuel, l'acte d'écrire).
2. Les genres pratiqués (proses poétiques, l'annotation au quotidien, la lettre, le vers, écrits sur les arts plastiques).
3. Stylistique, énonciation et imaginaire (énonciation, rythme, personnages, continu/discontinu, images, motifs, paysage, saisons).
4. Traductions et passages (le rapport à Hölderlin, Rilke, la divergence sur Ungaretti, le rapport à l'Allemagne ou à l'Italie).

Les deux colloques précédents

Le premier colloque universitaire a eu lieu en 1986 à l'université de Lausanne sous la direction de Doris Jakubec. Les actes ont été publiés dans les *Cahiers Gustave Roud* n° 5.

Le deuxième colloque a eu lieu en 2002 à l'université de Haute-Alsace à Mulhouse. Il a été organisé par Peter Schnyder, qui a édité les actes dans *Les Chemins de Gustave Roud* (P.U. de Strasbourg).

Dans l'intimité de la maison de Gustave Roud

Avant la vente et la transformation de la maison du poète, l'association a mandaté le photographe Philippe Pache pour qu'il réalise un archivage sensible du lieu où vécut Gustave Roud pendant de longues années. Petit aperçu en noir/blanc d'un vaste ensemble en couleur.









Si de très loin

Eric Ferrari

Le mot « voie » désigne l'itinéraire d'ascension pour atteindre un sommet. Lire Gustave Roud, c'est se trouver en présence d'une sorte de *voie négative*, ascendante vers les profondeurs, et qui se double d'une trajectoire de dépossession impérative, « il fallait cette privation première, cette rupture », « il fallait perdre la parole pour découvrir le vrai langage de toutes choses ».

A titre d'exemple, prenons un chemin apparemment détourné, une photo : « autoportrait, vers 1950 ». Au premier plan, l'ombre d'un homme, à mi-corps, le photographe sans nul doute. Au-delà, l'œil traverse une zone grise, l'herbe d'une prairie, et cette réserve permet d'atteindre le centre de l'image où deux hommes à cheval se dirigent au galop, vers la droite. Au dessus d'eux, la courbe d'une colline. Mais le plus important, et ce n'est pas un hasard, Gustave Roud sait construire son image, fût-elle au premier abord classique – n'oublions pas les textes sur Poussin – le véritable centre est l'espace vide entre les deux cavaliers, une béance qui va guider notre regard vers des arbres nus. Quatre, un joli chiffre reposant, équilibré, peut-être l'écho d'un autre jardin. Tout ici, « mais qu'est-ce qu'ici ? », se construit comme une partition, mouvements, aires vides telles des ponctuations, et le point d'orgue, paradoxal, l'immobilité d'une seule ombre. Est-ce là une manifestation active de cet « esprit-diamant », qui réfléchit mais qui sait aussi trancher. « Qu'est-ce que ce monde *veut dire* ? », on pourrait répondre « la rose est sans pourquoi » ou « *the rose is the rose is the rose* ». Mais Gustave Roud sait trop bien, en lecteur et traducteur de Novalis, que « toute cendre est pollen », et qu'il faut se faire violence, une violence active qui est celle des timides, des éloignés, s'y plier « gorge broyée », « ma vie à mimer », « à m'enterrer à demi », « à me vautrer », « à traîner », afin que le langage se creuse et laisse venir l'autre fraternel.

Qui viendra oser son vrai visage ? Tous ces prénoms, Aimé, Olivier, René, possèdent la promesse terrestre d'un paradis reconstruit. Tous ayant métiers de

morts et de renaissances. Faucheurs. Moissonneurs. Bûcherons. Des hommes habillés de bleu, signe d'appartenance à ces lieux frontaliers. Sans oublier Rose, nervalienne servante de feu, figure de la promesse vouée au seuil d'un éternel dimanche, dans une auberge de campagne.

Le ciel étoilé est la grande nuit de l'homme qui cherche réponse, et « le poteau indicateur n'est plus qu'une hampe muette », on entend alors l'écho d'un voyage d'hiver en toute saison, « un chemin d'où nul n'est jamais revenu » écrit Wilhelm Müller dans le poème mis en musique par Schubert. Mais Gustave Roud nous fait revenir, « trouver enfin la région perdue », avec ses phrases à la respiration grégorienne, mélismes de la joie et de la douleur. Les mots galopent, allégés, nourriciers. Cendre. Lait. Ecume.

Face au « miroir fidèle et mort où m'apparaître », non pas apparaître, mais bien m'apparaître, nous voici au cœur de son brûlant travail d'écrivain, cette friction perpétuelle entre s'éloigner du monde et s'y maintenir. Et quelle force de consentir à cet écartèlement « parmi ceux qui jouent à vivre ». Nécessité de prêter sa voix, savoir reconnaître dans le rouge-gorge l'allié du chant retrouvé, entendre l'appel des morts avec le bouvreuil. Ecrire devient un art funéraire où rendre vivante la mémoire décantée, et aborder, en topographe à la respiration libre, une nouvelle région de l'être.

Négatif est aussi le terme qui désigne, en photographie, l'image latente, inversée. Pensons à la phrase de Kafka : « il nous incombe de faire le négatif ; le positif nous est donné ». Etre à la marge, l'écriture y consent afin de réaliser l'épiphanie majuscule du jardin. Le sorbier, c'est l'arbre des oiseaux. Après combien de routes, reprises jour après jour, comme un exercice d'abandon et d'aveuglement, « jusqu'à n'être plus qu'une cible nue » pleinement réconciliée. Une fois. Un instant. *Et in Arcadia ego*.

Sur une photographie de Gustave Roud



© Charles-Antoine Subilia

*Arbre abattu
négatif N/B, format 6x6*

Le choix de... François Debluë

Poète, romancier, chroniqueur, François Debluë est membre de notre association. Auteur de nombreux ouvrages, il a notamment publié Conversation avec Rembrandt (Seghers, 2006), Le Front aux vitres (Empreintes, 2008), De la Mort prochaine (Conférence, 2010). Comptant parmi les auteurs importants de Suisse romande, il a reçu le Prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre.

« Il est minuit passé, et la lampe trop haut suspendue n'éclaire qu'imparfaitement le livre ouvert devant moi. J'en tourne les pages comme on feuillette les saisons et les passions d'une vie.

Une image, ici et maintenant. Celle d'un arbre basculé. Son tronc immense, décharné, hérissé de branches brisées, traverse la page, la déchire de toute sa longue et noire diagonale.

À sa base, l'entaille est violente. Forestière et antique *castration*.

Le coup de grâce a été donné.

Un homme s'éloigne, sa tâche accomplie, le dos tourné à cette mort qu'il contribue à accomplir.

L'arbre bascule, mais il n'est pas encore tombé. Quelle force le retient de s'abattre sur le petit bois enneigé et transi ? Bascule-t-il vraiment, ou s'élançait-il sur fond de ciel gris ?

La catastrophe ne tardera pas, mais un regard aura suffi à son provisoire sursis. »

Aider, soutenir, participer

Si vous souhaitez soutenir nos actions ou apporter une contribution à l'œuvre du poète, rejoignez l'A.A.G.R. en renvoyant le bulletin d'adhésion à l'adresse suivante :

Association des Amis de Gustave Roud
Mme Sylviane Paquier
1084 Carrouge - VD

La cotisation est de CHF 25.- par année civile.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Courriel : _____

Il est également possible d'adhérer par le biais du site internet :

www.gustave-roud.ch

la plaine, la poésie

issn 2234-9812 ; version électronique : issn 2234-9820

Bulletin annuel de l'Association des Amis de Gustave Roud :
A.A.G.R.

1084 Carrouge-VD
www.gustave-roud.ch
info@gustave-roud.ch

Directeur de la publication :

Antonio Rodriguez
Président de l'A.A.G.R.

Ont participé à ce numéro :

Claire Jaquier, François Debluë,
Philippe Pache,
Laure-Adrienne Rochat

Mise en pages :

Antonio Rodriguez

Rubrique « Hommage » :

Mary-Laure Zoss

Relecture :

Laure-Adrienne Rochat

Bulletin imprimé par
l'Imprimerie Cornaz S.A.
à Yverdon (Suisse),
2e trimestre 2011.